

Les rébellions canadiennes de 1837 et 1838 vues de Paris

Yves Laberge

Number 138, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

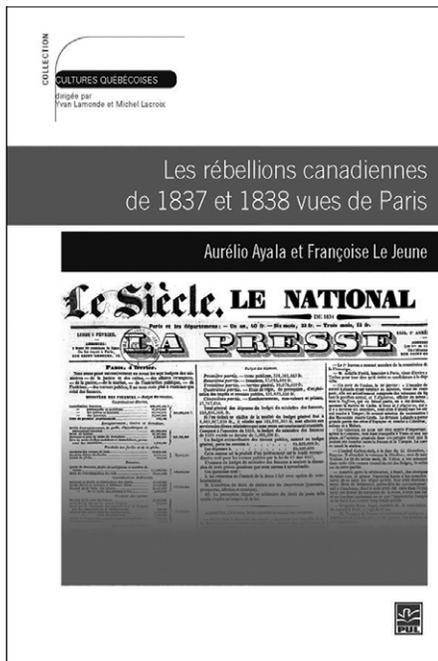
0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laberge, Y. (2019). Review of [Les rébellions canadiennes de 1837 et 1838 vues de Paris]. *Cap-aux-Diamants*, (138), 45–45.



Aurélio Ayala et Françoise Le Jeune. *Les rébellions canadiennes de 1837 et 1838 vues de Paris*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2011, 211 p. (Coll. « Cultures québécoises »).

À une époque où l'information ne circulait pas instantanément, les Européens voulant s'informer de la cause des Patriotes et des « rébellions canadiennes de 1837-1838 » devaient s'en remettre à des sources qui étaient loin d'être neutres, et principalement « à travers le prisme de la politique et de la presse britannique » (p. 184). Largement adapté du travail de maîtrise d'Aurélio Ayala réalisé en 2008 à l'Université du Québec à Trois-Rivières sous un titre légèrement différent (*La relation franco-québécoise et la perception française de la crise bas-canadienne des années 1830*), ce livre d'histoire du journalisme veut analyser et comparer les points de vue sur ce que l'on nomme « la crise canadienne », en se centrant sur les journaux de France et d'Angleterre. La question de l'objectivité de la presse devient ici centrale – comme de nos jours; l'irrégularité des dépêches permettait à certains journaux britanniques de laisser libre cours aux pires préjugés durant les années 1830 : « en l'absence d'information en prove-

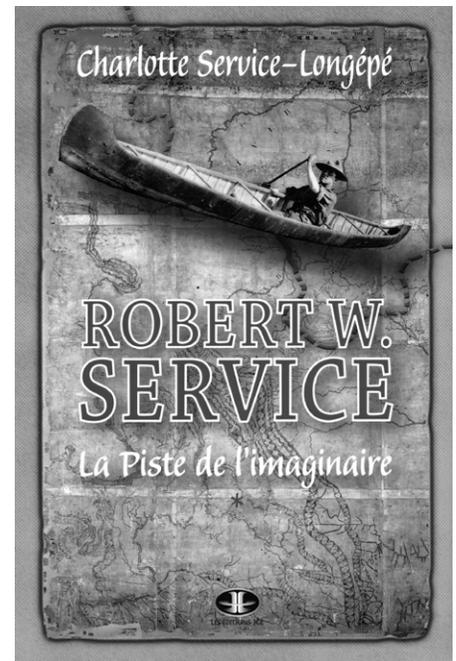
nance de Montréal, la presse anglaise refait le point sur l'enchaînement des événements en mettant en avant les ambitions démesurées des "Canadiens français", se moquant de leurs aspirations nationales, alors que leur mode de vie et leur absence d'ambition les vouent à l'échec » (p. 164). Mais un journal parisien de gauche, *Le National*, réagira différemment afin de légitimer le combat des Patriotes, puisque celui-ci était considéré comme le « premier organe antimonarchique » après le retour à Paris de la monarchie, sous Louis-Philippe (p. 64) : « Le discours anti-français des journaux anglais, nourri par la propagande lancée par les journaux loyalistes de Montréal, semble réveiller le sentiment nationaliste par les rédacteurs du *National* » (p. 165).

Le verdict permet de montrer à l'échelle mondiale l'exceptionnalité du mouvement des Patriotes au Canada français face à un empire corrompu et injuste : « De tous les peuples opprimés par le despotisme de la monarchie britannique, en Irlande, en Écosse ou au cœur de l'Angleterre, seuls les Canadiens ont été capables de rejeter ce joug par des moyens constitutionnels et de démontrer les failles et les faiblesses de la monarchie parlementaire, pourtant mise en avant comme le modèle du genre » (p. 159).

Yves Laberge

Charlotte Service-Longpé. *Robert W. Service. La piste de l'imaginaire*. Chicoutimi, Les Éditions JCL, 2015, 572 p.

Charlotte Service-Longpé est la descendante d'un poète romancier célèbre dans le monde anglo-saxon qui vécut de 1874 à 1958, Robert William Service. C'est par souci de mémoire collective qu'elle a décidé d'écrire l'histoire de



son ancêtre.

Dès l'enfance, Robert William Service avait un penchant pour la littérature et la poésie. De nature plutôt indépendante et timide, ce monde lui offrait mille possibilités. Il écrivit d'ailleurs son tout premier poème à l'âge de six ans seulement.

L'auteure nous démontre à quel point le carcan rigide des institutions scolaires n'était pas fait pour son aïeul. Il fut renvoyé de l'école à quatorze ans et même à l'université, il ne réussira pas à trouver la discipline nécessaire pour poursuivre ses études. Bien qu'il se soit trouvé un travail stable dans une banque, il se lasse rapidement de la routine et décide de laisser parler son goût pour l'aventure et la nature en immigrant au Canada à l'âge de 22 ans dans l'espoir de devenir cow-boy. Il arrive à Montréal avec seulement cinq dollars en poche, ce qui lui permet de se payer un billet de train pour la Colombie-Britannique.

Son goût pour l'aventure n'étant pas encore satisfait, il voyagera à travers les États-Unis jusqu'au Mexique tout en exerçant différents métiers et en poursuivant la rédaction de ses poèmes. Il publiera certains de ses textes et tentera bien de se poser